



SORTIE EN SALLES LE 26 FÉVRIER

Vie des bibliothèques

La bibliothèque au cinéma comme jamais !

Deux documentaristes, Alain Guillon et Philippe Worms, ont filmé pendant toute une année le quotidien de la bibliothèque Robert Desnos de Montreuil. Alors que le film qu'ils ont tiré de cette plongée s'intitule « Chut...! », il retentit pourtant du bruit de la réalité, de la jeunesse et de la vie. Foncez voir ce film en salle : c'est un concentré d'énergie pour tous ceux et celles qui exercent la profession si changeante et si essentielle de bibliothécaire.

Il n'est pas si courant qu'une bibliothèque municipale soit le cadre et le sujet d'un film documentaire. Comment votre projet a-t-il pris forme ?

Alain Guillon : Comme tous les projets, celui-ci a suivi des tours et des détours. Il a commencé par un exercice de stage qui m'a amené à la bibliothèque Robert Desnos de Montreuil. Je précise que je suis un afficionado des bibliothèques et que j'habite à Montreuil. Ce petit sujet m'allait bien et il m'a permis de rencontrer Fabrice Chambon, le directeur de cette bibliothèque. Il y a une autre source, antérieure. Je suis un habitant de banlieue et il y a quelques années, quand on parlait beaucoup d'incendies, d'intégration, d'assimilation, je me suis dit que je pouvais participer à des ateliers de conversation en langue française : la langue est le seul vecteur d'assimilation, le reste suit. C'est ce que j'ai retenu de mon expérience de voyageur. Ces ateliers se déroulent à la bibliothèque parce que ces lieux ont repris les fonctions qu'occupaient les MJC quand j'étais plus jeune. Je connais Philippe depuis longtemps et lui aussi habite Montreuil. Je lui ai proposé que nous fassions ensemble un long-métrage documentaire sur ce sujet et sur ce lieu.

Philippe Worms : Faire un film, ce sont d'abord des intuitions. Les ateliers de FLE ont été le déclencheur et on les voit d'ailleurs dans le film. C'est un drôle de moment, qui brasse tellement d'histoires différentes. À partir de là, beaucoup d'intuitions sont venues se greffer. Surtout celle que, dans ce lieu, il se passait quelque chose de fort.

Concrètement, comment avez-vous fait ? C'est un film d'une attention longue, patiente...

A.G. : Il n'y a pas de secret, un documentaire, c'est du temps et notre tournage a duré un an.

P.W. : On savait dès le départ que ce serait un projet au long cours, en immersion. On a commencé sans argent avec juste notre désir de ce sujet qui était presque à notre porte.

Comment avez-vous convaincu l'équipe de la bibliothèque de vous accueillir aussi longtemps ?

A.G. : En étant gentils ! Quand on fait un documentaire, tout repose sur l'empathie. C'est elle qui ouvre tout. C'est la seule règle. Quand on vient en voleurs, tout se referme au contraire.

P.W. : C'est ce qui fait la spécificité de notre travail. On écoute, on regarde... Ce tournage s'est très bien passé, même si poser une caméra quelque part, quel que soit l'endroit, ce n'est pas rien. Les gens attendent de voir ce que vous êtes, comment vous travaillez...

Au préalable, avez-vous convenu de règles avec l'équipe de la bibliothèque ?

A.G. : Les règles s'inventent au fur et à mesure... Certains demandent à ne pas être filmés et on le respecte, puis des sympathies se créent qui entrent dans la matière du film. Le matin, quand nous arrivions c'était Annabelle qui nous disait ce qui allait se passer dans la journée alors on la voit régulièrement dans le film. Ahmed aussi, qui était souvent à l'accueil...

Il y a très peu d'interviews...

P.W. : C'était ce que nous voulions et c'est ce que l'on appelle le cinéma direct, une esthétique du film documentaire qui a démarré dans les années 1960 avec les caméras légères. On est immergé dans le réel, on capte la vie et le travail.

A.G. : Juste, à certains moments, on a envie de faire avancer le discours et ces quelques moments plus centrés sur la parole de Fabrice Chambon ou de Khadija ont cette fonction. Mais ce ne sont pas des interviews à proprement parler, plutôt des conversations dans laquelle la caméra est prise.

Quand on voit le film, l'atelier d'écriture et de radiophonie mené par Aline Pailler avec des collégiens devient un fil rouge important. Comment cela s'est-il imposé ?

P.W. : C'est ça le cinéma du réel, ce n'était pas prévu mais c'est devenu une évidence. On part dans une direction, on ne sait pas à l'avance si ce sera fécond. Ce sont des choix de réalisation : ça peut rater, ou pas.

A.G. : Il y a eu beaucoup d'empathie avec Aline, qui était en résidence à la bibliothèque et ce qu'elle y menait était important, comme une histoire parallèle avec les adolescents auxquels elle donnait la parole. Je ne m'en suis pas forcément rendu compte au tournage mais au moment du montage, ses paroles sur la jeunesse m'arrachaient les larmes. On ne parle pas souvent comme ça de la jeunesse. Aussi bien.

P.W. : Quand on laisse advenir les choses, on sent qu'il se passe des choses ici et là ; on a vite senti que ce travail d'accompagnement de la parole au long cours était fort.

A.G. : De fait, elle était un peu partout dans la bibliothèque puisque son année de résidence coïncidait avec notre année de tournage.

Nous aussi, avec vous, circulons beaucoup dans la bibliothèque et tous les publics interviennent : une séance avec des bébés, des



↑

Photos © AAA production.

recherches sur des ordinateurs, des pas jeunes, l'atelier de FLE, la visite d'une expo, un atelier d'écoute de jazz... Finalement, on pourra penser qu'il y a très peu de livres dans votre film...

A.G. : C'est une question qui s'est maintes fois posée ! Admettez aussi qu'un livre est plus difficile à filmer qu'un atelier de conversation ! Mais les livres sont toujours présents pourtant : la nuit quand ils se reposent, quand on les range, quand les bébés écoutent l'histoire qu'ils racontent... Quand Jean-Michel Espitallier anime l'atelier de poésie,

ce sont des livres qu'il a en mains. C'est grâce à eux que ces gamins rencontrent la poésie contemporaine et prennent le stylo pour s'y frotter à leur tour.

P.W. : Notre intuition de départ, qui s'est vérifiée au fil du tournage, c'est vraiment le travail social de la bibliothèque.

A.G. : Ce fameux troisième lieu...

P.W. : C'est cette lutte contre les discriminations, les exclusions, ce travail intense de fourmis, c'est ça qui nous a impressionnés. Ce travail invisible, long, qui échappe au regard pressé et comptable, alors pourtant

qu'il est si indispensable. Je crois profondément que si notre société arrive à tenir, c'est parce qu'il y a le travail de ces fourmis.

A.G. : J'ai lu l'autre jour : « La culture coûte cher ? Essayez l'inculture ». Les gens qui travaillent dans cette bibliothèque ne comptent pas trop leurs heures vous savez.

À un moment, dans le film, une jeune bibliothécaire, en plein découpage, s'exclame « Si on avait su que ce serait ça notre métier ! ». Vous aussi semblez surpris par ce métier que vous avez longuement observé.

P.W. : Bien sûr que c'est ça qui nous a impressionnés, cette passion, cette énergie. Nous ne sommes pas spécialistes mais ce métier s'est certainement profondément transformé comme la société au dehors s'est transformée. C'est eux désormais qui font ce travail de lien social, de lutte contre toutes les injustices. C'est ça qui nous a marqués, et d'autant plus que c'est joyeux, ce découpage des petits papiers qui s'inscrit dans un travail à portée symbolique tellement forte. C'était important de montrer comment ça fonctionne : nettoyer les livres, les ranger, le planning, les réunions et les questions qui se posent...

A.G. : Heureusement qu'il y a tous ces « fainéants du service public » ! Franchement, ce qui se passe à la bibliothèque de Montreuil (et ailleurs sans doute), c'est énorme. Ce n'est pas dans le film mais le matin de la grande soirée avec Aline Pailler, je demande à Ahmed, celui qui est souvent à l'accueil, s'il a prévu de venir. Il me dit que non, qu'il n'est pas payé, que ce n'est pas dans ses horaires. Mais le soir il est là, évidemment. « Si jamais il se passait un truc, c'est mieux que je sois là ». Et il a ajouté : « Tu sais pourquoi on arrive à organiser une soirée comme ça ? C'est parce qu'on n'a pas peur. » J'ai trouvé ça merveilleux.

Dans le film aussi, on suit le personnage de Khadija, une femme sans abri qui a fait de la bibliothèque son refuge. Situation qui va parler à tous vos spectateurs bibliothécaires. Comment s'est dessinée la place que vous lui avez laissée dans votre film ?

A.G. : C'est la question des limites de ce refuge. Ce qui est possible, ce qui ne l'est plus. Elle est là parce qu'elle aime les livres, parce que dans les centres commerciaux il y a trop de bruit. Malgré tout ce qu'elle a enduré son écriture est magnifique, très structurée. La bibliothèque l'accueille, elle peut laisser son barda à l'entrée. À un moment ça dérape et elle abîme des ordinateurs et l'accueillir n'est plus possible. À un autre moment, dans un atelier de conversation, on parle de Niki de Saint-Phalle. Sujet un peu culotté devant des paysans maliens. Un des hommes trouve que ce n'est pas possible de montrer les femmes comme ça et va demander un livre pour comprendre. On ne le voit pas dans le film mais il descend emprunter un livre sur la sculptrice. Il n'a pas d'adresse, pas de carte, mais on lui prête néanmoins le livre parce qu'on lui fait confiance. « On n'a pas peur » là non plus. Et c'est gratuit bien sûr, ce à quoi Fabrice Chambon tient beaucoup. Ils sont tous là parce qu'ils ont le droit d'être là.

P.W. : « Refuge », symbolique et physique, est un mot qui nous a beaucoup accompagnés, tout au long de ce film. Un refuge contre les violences du monde mais qui doit en permanence réfléchir à ses limites que chaque membre de l'équipe sait maintenir.

Après cette année d'immersion, quels sont les étonnements que vous en garderez ?

A.G. : La joie, celle de tous ces gens qui travaillent là et du bonheur qu'ils donnent. Pas une joie béate, une joie énergisante.

P.W. : Pas mieux.

Quand nous avons découvert votre film, il s'intitulait « Nos futurs » Son titre s'est transformé en « Chut... ! » mot que l'on renvoie aux bibliothécaires et qui soulevait les agace : cela fait longtemps que la bibliothèque n'est plus seulement le lieu du silence. Comment s'est choisi ce titre définitif ?

P.W. : Le titre d'un film c'est comme le titre d'un livre, tout le monde donne son avis, c'est rarement les auteurs qui en ont la seule maîtrise. Il doit porter le mieux possible les couleurs du film. Mon premier titre de travail était « Mundo libro » puis « Nos futurs » a longtemps tenu la corde mais il fallait un titre plus percutant...

A.G. : « Nos futurs », c'est ce que dit Aline Pailler à la fin. C'est à partir de ce titre qu'est arrivé le sous-titre : « Ici, à bas bruit, se dessine un avenir ». Le sous-titre est resté mais accroché à un titre qui lui allait encore mieux. Et ce titre est venu des bibliothécaires eux-mêmes : pourquoi pas « Chut... ! »

P.W. : Sachant que la scène d'ouverture est une nuit électro...

Propos recueillis le 28 novembre 2019 par Marie Lallouet

Chut... !

Ici, à bas bruit, se dessine un avenir

Un film documentaire d'Alain Guillon et Philippe Worms, 1h45

AAA production, en salles le 28 février 2020